

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 42

Artikel: Le grand Haller dans le Pays de Vaud
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
 Administration (abonnements, changements d'adresse),
 E. Monnet, rue de la Louve, 1.
 Pour les annonces s'adresser exclusivement
 à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
 et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
 six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE GRAND HALLER DANS LE PAYS DE VAUD

BERNE a marqué le deux centième anniversaire de la naissance de Haller en inaugurant hier, devant l'Université, la statue due au ciseau du sculpteur lucernois Hugo Siegwart. L'illustre poète et naturaliste nous intéresse à plus d'un titre, nous autres Vaudois. Il était seigneur de Goumoëns-le-Jux. Nommé gouverneur des Salines, il vécut six ans à Roche et deux à Aigle, consacrant ses loisirs à l'amélioration matérielle et morale de la contrée. Il séjourna aussi à Lausanne, où il fut chargé de réorganiser l'Académie. Enfin, plusieurs de ses innombrables ouvrages ont été écrits chez nous, en français, et le Lausannois Grasset fut son éditeur.

Haller était d'une intelligence singulièrement précoce. On raconte que dès l'âge de quatre ans, placé le dimanche matin, sur un fauteuil élevé sur un poêle, il expliquait aux domestiques de son père les histoires bibliques que ses parents lui avaient enseignées. Son goût pour la poésie se dessina d'autant plus que lui vint l'amour de la science. « Je faisais, dit-il, des vers avec passion, à l'âge de treize à quinze ans, mais je sentais très bien qu'ils n'étaient pas faits pour le grand jour. Je les détruisais de temps en temps, en les déclinant, et puis en répétant cette opération sur ceux que j'avais conservés. A la fin, dans un heureux moment, en 1732, j'eus entièrement tous ces fruits mal mûrs ; il n'en échappa que le *Matin*, fait en 1725, le jour que je devais défendre ma première thèse à Tubingue. »

Les parents de Haller auraient voulu le voir se vouer à la jurisprudence. Mais il lui réputait de recevoir « les lois des hommes comme exemptes de fautes et d'objections ».

« Je me trouve heureux, écrit-il encore, d'avoir donné à la nature un temps que la jeunesse studieuse donne trop à la lecture. J'ai senti cet inconvénient par instinct et me suis rapproché de la nature, contre la coutume des Allemands. Je compare la nature à une mine ; on n'a qu'à la creuser pour y trouver des minéraux utiles. Le savoir est une caisse pleine d'argent monnayé ; rien ne se produit en comptant des richesses déjà existantes. Le savant allemand n'est qu'un caissier. »

« J'ai eu à ramer contre le vent et la marée. Il a fallu me vouer à l'anatomie avec une aversion extrême contre les mauvaises odeurs ; et j'ai cultivé la botanique étant myope ; il m'a fallu la forcer partout.... »

A dix-neuf ans, Haller est docteur en médecine ; deux ans plus tard, il enseigne l'anatomie à Bâle. L'Université de Göttingue lui confie, à vingt-huit ans, l'enseignement de la médecine, de la chirurgie, de la chimie et de la botanique. En 1748, il rentre définitivement en Suisse et meurt à Berne en 1777.

Ses découvertes en physiologie, sur les phénomènes de la génération et sur les propriétés des tissus sont surtout remarquables. C'est lui

qui démontra que l'irritabilité est une force distincte de la sensibilité proprement dite. Poète, l'élévation de sa pensée, la noblesse et la puissance de son style firent de lui un chef d'école dans le genre lyrique et dans le genre didactique. Son morceau intitulé *Les Alpes*, bien oublié aujourd'hui, passa longtemps pour un modèle de poésie descriptive. Avant Rousseau, avant de Saussure, Haller parcourut nos montagnes en tous sens et les fit connaître dans ses écrits à l'univers entier.

Quand Leurs Excellences l'envoyèrent dans le Pays de Vaud pour y administrer les Salines, Haller avait passé la cinquantaine et brillait depuis bien des années au premier rang des savants. Le naturaliste de Saussure, qui le vit à cette époque à Roche, écrit de lui : « Il est impossible d'exprimer l'admiration, le respect, j'ai presque dit le sentiment d'adoration que m'inspirait ce grand homme : quelle variété, quelle richesse, quelle profondeur, quelle clarté dans les idées ! Sa conversation était animée, non de ce feu factice qui éblouit et fatigue en même temps, mais de cette chaleur douce et profonde qui vous pénètre, qui vous réchauffe et semble vous éléver au niveau de celui qui vous parle... Il écoutait les objections avec la plus grande patience, résolvait les doutes, et n'avait jamais le ton tranchant et absolu, si ce n'est quand il était question de ce qui pouvait blesser les mœurs et la religion. »

En ces dernières matières, le grand Haller était d'une rigueur bien bernoise. N'a-t-il pas écrit : « Les calamités publiques sont l'unique remède pour rompre les progrès du luxe, pour ralentir ceux de l'irréligion, fille de l'orgueil, qui est le fils du bien-être. Envisagés de ce côté, les malheurs publics sont des présents de la Providence plus précieux que la paix et que l'abondance ; ce sont des remèdes dont l'effet doit s'étendre sur l'éternité. » Son orthodoxie était telle que Condorcet lui prête, sans rire, le dessein d'avoir voulu un jour établir un cordon de troupes pour empêcher une opinion sur la grâce de pénétrer dans le Pays de Vaud.

On conçoit que ce chrétien intransigeant ne se sentit guère attiré par Voltaire, dont il avait fait la connaissance à Lausanne. Comme on lui demandait ce qu'il pensait de l'auteur de *Candide*, il répondit : « M. de Voltaire est un homme qui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la physique, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de près. » Cependant, le savant bernois daigna entendre *Zaire*, à Mon-Repos. Il demeura impassible à ce spectacle, et quand on voulut connaître son sentiment, il se borna à dire : « C'est la première fois que je vois donner un rendez-vous d'amour pour se faire baptiser. » Le mot fut rapporté à Voltaire : « Il est heureux pour moi, s'exclama-t-il, que ce malin Suisse n'ait pas tenu ce propos à la Comédie française ; ma *Zaire* était fichue ! »

Tout piqué qu'il fut de la froideur de Haller, Voltaire chercha à gagner cette puissance lors de ses débâcles avec l'éditeur Grasset. A ces avances, Haller se contenta de répondre : « La

Providence vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire ; mais il vous fallait des malheurs ; elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible. »

La finesse de cette ironie n'était pas faite pour déplaire trop, nous imaginons-nous, au spirituel écrivain qui devait donner son nom au XVIII^e siècle ; mais comme on comprend ce dialogue entre lui et Casanova :

— M. Haller doit vous avoir plu, dit Voltaire.
 — J'ai passé chez lui, répondit Casanova, trois de mes beaux jours.

— Je vous en fais mon compliment ; il faut se mettre à genoux devant ce grand homme.

— Je le pense comme vous, et j'aime à vous entendre lui rendre cette justice ; je le plains de n'être pas aussi équitable envers vous.

— Ah ! Ah !... Il est possible que nous nous trompions tous les deux.

Achevons cette histoire anecdotique par une dernière historiette. Haller fit sur la mort de sa première femme une élégie d'une poignante mélancolie. Il entrevoyait la chère disparue dans les régions célestes, avec le nimbe des archange, et terminait par ces vers :

Garde-moi, mon amour, tes doux bras grands
 Je brûle d'être à toi dans la vie éternelle. [ouverts,

Oh ! les désespoirs de poète ! Haller ne tarda pas à se remarier et, sa nouvelle compagne étant morte, il en prit une troisième, dont il eut six enfants !

V. F.

A LA VOTRE, M. JEAN-JACQUES !

DANS l'automne 1759, sous un noyer, près des murs du château de Glérolles, était assis un voyageur couvert de poussière, qui ne semblait cependant pas sentir la fatigue. Le propriétaire, s'étonnant de le voir écrire avec rapidité, raturer, effacer la plupart des mots, sortit de la cour et se dirigea vers l'étranger. Celui-ci, levant alors les yeux, lui dit :

— Vous avez de bien belles vignes, monsieur, et le vin doit être fort bon à en juger par la chaleur qui frappe ces rochers ?

— Mais, monsieur, pour juger de la bonté du vin, il faudrait le goûter. Veuillez, s'il vous plaît, descendre à la cave.

— Très volontiers, monsieur, je suis altéré !

Il descend. Le voyageur admire le nombre et la grosseur des tonneaux ; il goûte, trouve le vin excellent, puis s'adressant à son hôte :

— Monsieur, les voyageurs aiment à conserver le souvenir détaillé des bons moments de leur journée ; à qui suis-je redévable de cet aimable accueil ?

— Monsieur, je suis le bannieret de Glérolles... Et vous, monsieur, qui avez l'air si bon enfant, oserai-je vous demander votre nom ?

— Mon nom ! il ne vous dira rien ; je m'appelle Rousseau.

— Rousseau ! Monsieur Jean-Jacques !... Eh ! monsieur, excusez-moi de ne vous avoir pas mieux reçu... Monsieur Jean-Jacques ! et moi qui guillonnais au nouveau !